

N° 39.

15 Mars 1910.



REVUE CATALANE



ORGANE DE
LA SOCIÉTÉ
D'ÉTUDES N
CATALANES



Prix : UN Franc.

SOMMAIRE



	Pages
COMPTE RENDU DES SÉANCES	65
CALENDRIER — Mars 1910.....	66
LE MÈTRE ET LE RYTHME DANS LA POÉSIE CATALANE.....	67
ANTONIN PIKHART.....	J. DELFONT 73
LOS TRAGINERS.....	L'ERMITA DE CABRENS 75
DE MATRIMONI.....	75
AUTOUR DE CASENOVES.....	J. PONS. 76
UNION CATALANE ROUSSILLONNAISE DE TOULOUSE.....	81
TRIBUNE LIBRE.....	82
LO REMEY DE MOSEN LLUIS. J. DE SANT-SALVADOR	83
COBLAS.....	HORACE CHAUVET 87
FIGURES D'ÈVÈQUES ROUSSILLONNAIS	J. CAPEILLE 88
LIVRES ET REVUES.....	96



*Toutes les communications doivent être adressées
au Secrétariat de la Rédaction, 8, Rue Saint-Dominique, Perpignan*



N° 39

15 Mars 1910.

Les Manuscrits non insérés
ne sont pas rendus.

REVUE

Les Articles parus dans la Revue
n'engagent que leurs auteurs.

CATALANE

AVERTISSEMENT

Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès. Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

COMPTE RENDU

DES SÉANCES

Réunion du Bureau du 10 mars 1910.

Présidence de M. E. VERGÈS DE RICAUDY, président.

Le Conseil s'occupe des fêtes de la Santo Estelo et de la distribution des prix des Jeux Floraux.

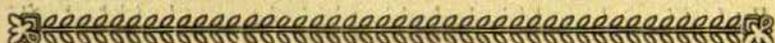
M. le président reçoit tous pouvoirs pour s'entendre à ce sujet avec le Comité des Fêtes.

Les crédits sont votés pour s'assurer le concours de la cobla Mattes le samedi 4 juin, après-midi, et le dimanche toute la journée.

Le bureau a demandé à cette cobla de venir avec le flaviol et le tambourin, le trombone (à coulisse de préférence), les primes et tenors d'usage. Ce sera remettre ainsi en honneur la classique et pittoresque cobla d'antan.

M. Delpont a été chargé de s'entendre avec les Mattes, pour assurer le service musical de la Santo Estelo avec les airs populaires de *Montanyas regaladas*, *En Jan del riu*, *Ahont es la Bepa*, *Ventura sona l'esquilli*, et l'hymne provençal de la *Coupo Santo*.

Il y aura aussi une *Serdana*.



Mars de 1910



1	Dimars	Santa Eudoxia	<i>Rufacas (Mars marseja).</i>
2	Dimecres	Sant Simplici.	
3	Dijous	Sant Medi.	
4	Divendres	Sant Casimir, rey,	
5	Dissapte	Santa Faina	
6	DIUMENGE	Sant Olagner, bisbe de Barcelona.	
7	Dilluns	Sant Tomas de Aquino.	
8	Dimars	Sant Joan de Deu.	
9	Dimecres	Santa Francisca, viuda romana.	
10	Dijous	Sant Melitó	
11	Divendres	Sant Constanci.	<i>Vents.</i>
12	Dissapte	Sant Gregori.	
13	DIUMENGE	LA PASSIO de Nostre-Senyor.	
14	Dilluns	Santa Matilda, reina.	
15	Dimars	Santa Madrona.	
16	Dimecres	Santa Juliana.	
17	Dijous	Sant Joseph de Arimatia.	
18	Divendres	Sant Gabriel.	<i>Fret.</i>
19	Dissapte	Sant Josep. <i>Sobrenoms</i> : Popón, Pó, Pónet, Pónot, Pónarro, Naro, Net, Josepó, Josepet, Ponillo, Bepó, Bep.	
20	DIUMENGE	LOS RAMS.	
21	Dilluns	Sant Benet.	<i>Primavera.</i>
22	Dimars	Santa Catarina, viuda.	
23	Dimecres	Sant Victoriá.	
24	Dijous	Dijous Sant.	
25	Divendres	Sant Dimás, lo bon lladre.	<i>Mars marseja.</i>
26	Dissapte	Santa Maxima.	
27	DIUMENGE	PASQUES de Resurrecció.	
28	Dilluns	Sant Sixto III.	
29	Dimars	Sant Eustasi.	
30	Dimecres	Sant Joan Climach.	
31	Dijous	Santa Balbina.	

Le Mètre et le Rythme

dans la poésie catalane



(Suite)

COMPOSITION DU MÈTRE

On a baptisé vers *syllabiques* (par opposition aux vers *métriques* où les pieds sont formés d'un nombre de syllabes variable) les vers où chaque syllabe est un pied, comme cela a lieu dans la versification française.

Est-il bien vrai que chaque syllabe soit un pied, au sens où les Latins et les Grecs entendaient ce dernier mot? Il est certain que, pour constater l'uniformité du mètre, il faut compter sur ses doigts chaque syllabe, comme si elles avaient toutes la même valeur. Mais n'y a-t-il pas un autre système de numération pour le vers? Oh! L'horrible façon de *scander* qu'on nous enseignait à l'école!

Oui-je- viens- dans- son- tem- ple a- do- rer- l' E- ter- nel.

C'est donc cela, le rythme? Ce battement monotone? Mais on songeait bien à nous parler du rythme, à nous apprendre en quoi il peut consister! Nous savions qu'il y a des alexandrins, des endécasyllabes (défense d'y toucher, à ceux-là!), des décasyllabes, des octosyllabes, etc., etc.; mais fimes-nous jamais le moindre effort pour comprendre ces unités métriques, en saisir les rapports et les différences? Non, hélas, non! Essayons de réparer cette omission de nos bons maîtres que les soucis de la pédagogie forçaient à demeurer trop prosaïques.

Posons d'abord ce principe qu'il y a, en français, aussi bien qu'en latin et en grec, deux unités distinctes: la syllabe et le pied. Le pied est un assemblage variable de syllabes brèves et longues (ou plutôt accentuées). Ce qui caractérisera le pied, ainsi défini, en versification française, c'est qu'il *finira toujours par une longue* (1). Il y a des pieds d'une, de deux, de trois et de quatre syllabes.

(1) Par assimilation avec le *temps* en musique, on pourrait admettre, au contraire, que le pied commence toujours par une longue. Cela revient au même, après tout.

Comme exemple, essayons de scander, non plus enfantinement, mais intelligemment, les deux premiers vers d'« Athalie » ; ils sont remarquables en ceci, que, portant le même nom d'alexandrins, ils diffèrent essentiellement :

Oui, -je viens-dans son tem-ple adorer-l'Eternel
Je viens-sélon l'usa-ge anti-que et solennel...

Dans le premier vers les syllabes se groupent par 3, les deux premiers pieds 1-2 pouvant à la rigueur être réunis ; c'est le rythme *impair*. Dans le second, au contraire, le rythme est *pair*, les syllabes se groupant par 2 ou par 4.

Nous voyons déjà qu'un des charmes du rythme peut résulter de cet assemblage harmonieux de pieds pairs avec des pieds impairs.

Il faut convenir qu'il y a des cas où la longueur du pied est incertaine : alors que le groupe *et solennel* est indivisible, *selon l'usage* peut être coupé en deux parties égales.

Pour parler une langue vivante, nous sommes donc fondés à dire que le français a conservé, dans sa métrique, certains pieds de la prosodie latine : l'*ambe* (--), l'*anapeste* (---) et le *quatrième péon* (----).

Il reste à montrer comment se combinent ces éléments pour constituer le mètre. Revenons à notre prosodie catalane.

Une différence capitale entre ces deux langues consiste en ce que le catalan a conservé d'autres genres de pied latin, tels que le *trochée* (--), le *dactyle* (---), et le *premier péon* (----), ce dernier introuvable, d'ailleurs, en poésie. Il en est de même en espagnol. Il nous paraît inutile de démontrer que le dactyle et le premier péon n'existent pas en français. Pour le trochée, il pourrait y avoir doute. La finale féminine du vers français n'en est pourtant que le simulacre visuel : elle ne forme, en réalité, qu'une seule syllabe, la syllabe aphone étant, pour ainsi dire, avalée. Cela tient à ce que, les consonnes finales *s* et *nt* des aphones ne se prononçant pas à la fin des vers, les rimes féminines sont caractérisées par un *e muet* final, voyelle dont l'épithète se justifie en prononciation.

En catalan, chacune des cinq voyelles peut constituer la brève d'une syllabe finale ; d'où nécessité de faire sentir cette syllabe

en parlant; d'ailleurs la voyelle est souvent suivie d'une con-sonne (qui n'est muette que dans de très rares cas): correc, mobil, canem, estimen, arid. On n'escamote jamais la brève même lorsqu'elle en suit une autre, ou deux autres: animes, emportateles.

Nous avons déjà recherché, dans les paragraphes qui précèdent, la part qu'il faut faire aux trochées et aux dactyles dans la métrique catalane. Nous ne reviendrons pas sur cette question. Les autres pieds, iambe, anapeste et quatrième péon, sont dans le corps des vers, ou mieux dans les intervalles compris entre les césures et les finales, les éléments du mètre et du rythme aussi bien en catalan qu'en français.

Cela étant donné, nous allons montrer combien grande est la variété des pieds dans le même mètre. A notre avis, c'est cette variété, régie d'ailleurs par des lois que l'oreille apprécie sans que l'intelligence les démêle, c'est cette variété des pieds qui constitue la richesse du rythme. Si l'on met de côté les pieds mono et tétrasyllabique, le premier susceptible de s'ajouter au suivant, le second très souvent décomposable, il reste comme éléments rythmiques principaux du vers le *bisyllabe* et le *trisyllabe*; absolument comme, en musique, le groupe de 2 notes et le triolet, ou bien aussi les mesures à 2 et 4 temps et la série des 3, 3/8, 6/8, 9/8, etc...

Il n'y a qu'un système musical qu'on n'arrive pas à retrouver en poésie, c'est le plain-chant. Peut-être la façon scolaire de scander les vers en est-elle un vestige?

Mais arrivons aux exemples.

Nous choisirons d'abord les vers de 10 syllabes, le *decasyllabe normal*, où la césure est masculine, comme en français, et se trouve tantôt après la quatrième, tantôt après la sixième syllabe; c'est le mètre le plus employé en catalan et le plus varié dans la série des *mètres pairs*, car il est formé des deux mètres élémentaires, le *tétra* et l'*hexasyllabe*.

Gronxant | se l'o | na sa blancor | desfeya
al peu | rocós | de Cafarnáum | dormida,
y sol | Jesus | en una bar | ca jeya,
damunt | de brenys | .pel temporal | partida.

(Extrait de *Maria de Magdala*, de Guimerà.)

Dans cette strophe, composée de pieds pairs disposés régulièrement 2-2-4-2, le charme du rythme est en quelque sorte extrinsèque ; il résulte de l'opposition de l'uniformité de cette strophe avec la variété des strophes voisines ; voici la suivante, avec l'indication des pieds en regard de chaque vers :

Jo , recullint lo volador ropatje,	1-3-4-2
m'hi acostí arrossegant com fe ble oruga ;	3-3-2-2
pel clar dels rulls , joguí na del oratje	2-2-2-4
Son ros tre vey a, tremolant poruga	2-2-4-2

Les trisyllabes apparaissent au second vers (celui du premier n'est pas pur, étant précédé d'un monosyllabe). Aux deux derniers, notons la différence de position du tétrasyllabe.

Les vers sont parfois symétriques ; l'exemple ci-après est remarquable : ses deux vers médians ont l'allure monotone du décasyllabe primitif, du romanç.

Qu'he nascut per amar al cor me diuhen ;	3-3-2-2
y donchs t'he vist, no puch estar sadolla	2-2-2-2-2
ni ab tot l'amor de tots los sers que vihuen !	2-2-2-2-2
mes somniant un besteu ja'm sen to folla.	3-3-2-2

Ces trois citations ne donnent qu'un aperçu sommaire des combinaisons de pieds contenues dans cette poésie. Il y a pourtant un assemblage qu'on n'y trouve pas, c'est celui résultant de l'emploi de deux pieds bisyllabes et de deux trisyllabes, un de chaque sorte à chaque hémistichle ; le mètre serait alors un décasyllabe à césure symétrique, qui appartient à une série différente, celle des *mètres impairs*.

Pourquoi n'essaierons-nous pas, avec les données précédentes, de comparer le rythme poétique au rythme musical ? Admettons que la césure corresponde à la *mesure*. Dans la plupart des vers cités, la mesure serait de 2 temps, le temps étant assimilé au pied. Les 5 pieds de certains vers peuvent être aisément ramenés à 4.

y donchs t'he vist, no puch estar sadolla	2-2-4-2
---	---------

Mais comment se retrouver avec les vers de 3 pieds ?

Quan la nit a las ser ras s'enfilava	3-3-4
.....	
y al pér dres aqueix rit me de tendresa	2-4-4
la soletat y't mors de melangia	4-2-4

On voit combien cela est embarrassant. Pas plus dans l'hémistiche que dans le vers le nombre de pieds n'est uniforme. Et pourtant le rythme existe, un rythme spécial au décasyllabe à césure asymétrique. Qu'il se glisse un vers de 9 ou 11 syllabes, il ne passera pas inaperçu. Est-ce simplement une éducation de notre oreille? La thèse est soutenable; il suffit d'avoir vu des Chinois écouter bouche bée leur musique de charivari, et, encore mieux, des Auberistes devenir Wagnériens, pour comprendre à quel point les goûts peuvent diverger avec l'habitude.

Le vers de 7 syllabes, ou *heptasyllabe*, dispute au précédent la prédilection des poètes catalans. C'est un mètre impair. Son rythme normal (parce que le plus monotone) serait: 1-2-2-2.

Ja | s'estén | com ta | ca d'oli.

Mais il suffit de lire les premiers vers de l'admirable *Poblet* de Guimerà pour constater l'élasticité surprenante du rythme de ce mètre.

A la prime ra embranzida	4-3
sal ta pany y forrellat ;	1-2-4
a la sego na las portas	4-3
escla tan balandrejant,	2-5
y. com cap de torrentada,	1-2-4
fins la me sa del altar	3-4
rebuig de vi las y pobles	2-2-3
à tomballons se n'ha entrat,	4-3
cala da la barretina	2-5
y en la bo ca 'l renegar,	3-4
com si fos a la taberna	3-4
fent la mor ra ab Satanás	1-2-4
Fu gen las aus pel cimbori	1-3-3
rebotent d'assí d'allà	3-2-2
Ja s'estén com ta ca d'oli	1-2-2-2
.....	

Où réside encore le rythme, sinon dans la variété d'agencement des pieds? Les pieds pairs tantôt finissent le vers, tantôt le commencent. Remarquons l'apparition du pied de 5 syllabes: dans le quatrième vers, *balandrejant* pourrait à la rigueur avoir un accent secondaire sur *lan*; mais, au neuvième vers, *barretina* n'a assurément qu'un accent.

L'alexandrin, étant en général coupé en deux parties égales par la césure trochaïque, n'est que la réunion des deux hexasyllabes. Il ne nous apprendra donc guère autre chose que le décasyllabe déjà étudié ci-dessus. De même l'alexandrin trimètre (4-4-4), du reste très rare.

Passons au décasyllabe à *césure symétrique* (5-5) que nous avons signalé à propos de son homonyme. Le rythme normal du pentasyllabe dont il dérive est 2-3 :

La mar | s'en dolia || , les pré'n | en sa falda
(Balada de Majorca, de l'Atlantida.)

Mais la série 3-2 est fréquente :

A la vo | ra vora || del mar | hont vigila
.....
y a ton cel | dosser.

Voici 2-1-2 :

Puix l'ay | gual pouhada || cristall | n'e | ra y perles

puis 1-4 :

A | ra pel de Llivia || la coneix | tothom
(Lambeja, de Pelay Briz).

et enfin un pied unique de 5 syllabes :

En la torrentada (Lambeja, de Pelay Briz).

Nous ne ferons que citer le décasyllabe à double césure (4-3-3), peu en usage, quoique d'une si jolie cadence :

Mentres Mari | a breça—va y vestia
.....
Féuli nonnon | à l'Infant | que no plori. (Chanson de Noël).

Les autres mètres courants, octo, hexa, penta et tétrasyllabe ; ne fournissent pas de renseignement particulier sur le rythme. On verra que l'octosyllabe est presque toujours coupé symétriquement par une césure, qui peut d'ailleurs être trochaïque.

Les mètres rares, de 11 et 9 syllabes, sont loin d'avoir la variété des autres mètres impairs ou pairs. La qualité principale de leur rythme est l'étrangeté ; ils n'évitent pas, à la longue, une certaine monotonie.

Un des mètres les plus étranges est l'alexandrin à hémistiches inégaux (7-5). Verdaguer l'a employé dans le *Somni de Sant Joan*, (Sant Francesch de Sales);

Enamorat de Jesus, — cada punt l'ovira,
l'ovir d'eix Cor sagrat — dins la celda mística
per eix finestró del Cel | que Longino obría.

Il nous reste à parler de l'assemblage des divers mètres entr'eux.

Ce chapitre, que nous n'avons pas hésité à faire un peu long dans le but de prouver la richesse de la poésie catalane, sera divisé en deux parties : la réunion de plusieurs vers pour former une *strophe* ou *stance* nous paraissant être un procédé absolument spécial, la première partie comprendra les poésies *suivies* et la seconde les poésies à strophes. Enfin une part assez large sera faite aux poésies à refrain, ou *chansons* (1).

(A suivre)

Paul BERGUE.

(1) Le sonnet, intéressant au point de vue poétique, ne nous a pas paru nécessiter un paragraphe en prosodie. Riera y Bertran en a un volume remarquable. Zanné les a prodigués dans deux ouvrages. Pin y Soler en a publié un recueil de divers auteurs. Il ne faut pourtant pas exagérer l'importance de ces quatorze vers...



Antonin Pikhart



Il vient de mourir à Prague (Bohême) le littérateur tchèque et enthousiaste catalaniste Antonin Pikhart ; c'est là une perte qui sera vivement ressentie par tous ses amis catalanisants.

Né en 1861, étudiant à la Faculté de droit de Prague (1878), Antonin Pikhart entra dans la magistrature, fut nommé juge à Horovice, puis à Prague (1898).

Il s'occupa de bonne heure de littérature (1885), et traduisit en langue tchèque la plupart des chefs-d'œuvre des auteurs contemporains, castillans et catalans. Il avait visité, en 1903, l'Espagne et la Catalogne, et s'y était pleinement documenté.

Dans ses *Catalanofils*, parus en 1906, M. le docteur Benet R. Barrios, de Barcelone, a publié le portrait d'Antonin Pikhart, et

une intéressante étude sur son œuvre littéraire, étude que nous aurions bien aimé reproduire.



Par l'entremise amicale du D^r Barrios, Antonin Pikhart nous avait adressé un numéro du journal littéraire *Hlas Naroda* (La Nation) *nedeli 1 kvetna 1904* (du dimanche 1^{er} mai 1904), et sa plaquette *O literature katalanské* (février 1906).

Dans *Hlas Naroda* se trouve la traduction, en vers tchèques, des poésies *Lo pi de las tres branques* (Trojkmennà sosna), de Jacinto Verdaguier, et l'*Oda à la patria* (Oda na vlast), d'Aribau.

O literature katalanské est un aperçu complet de l'histoire de la littérature catalane ; il y est mentionné et apprécié, entre autres, Guillem de Cabestany, Bertran de Born, pendant la période de la langue d'oc ; le roi Jaume 1^{er} lo Conqueridor, l'historien Ramon Muntaner, le philosophe mallorqui Ramon Lull, *Lo libre del consolat de Mar*, au 13^e siècle ; *Titols de honor de Catalunya, Rossellò y Cerdanya*, d'Andreu Bosch, au 17^e siècle ; pour arriver aux auteurs contemporains, Geroni Rossello (de Mallorca), Carles Bosch de la Trinxeria (de la Junquera), Jacinto Verdaguier, Teodor Llorente (de Valence).

On ne peut qu'admirer l'enthousiasme avec lequel Antonin Pikhart s'était adonné à l'étude de la littérature catalane, et sa mort est bien à déplorer. (*Deu lo perdò*). J. DELPONT.



La nouvelle de la mort d'Antonin Pikhart nous arriva par une lettre de faire part imprimée, encadrée de deuil, sur laquelle nous lûmes les noms de « Antonina Alfreda Pikharta » ; la date « pondeli dne 13 prosince » (lundi, jour 13 décembre) comme jour du décès ; celle « patek dne 17 prosince » (vendredi 17 décembre) pour une cérémonie de funérailles, et signée « Olga Teofila Pikhartová, manzelka » (son épouse).

Nous demandâmes confirmation de cette nouvelle à deux amis du défunt, et n'eûmes pas de réponse ; nous recourûmes, alors, à l'obligeance de M. le consul de France, à Prague, qui nous fixa aussitôt :

Consulat de France à Prague, 7 février 1910.

MONSIEUR,

En réponse à votre lettre, je ne puis que vous confirmer le décès de M. Antonin Pikhart, qui exerçait à Prague les fonctions de magistrat.

Recevez, Monsieur, les assurances de ma parfaite considération.

Pour le Consul de France :

Le vice-consul, P. de SAINTE-MARIE.



Los Traginers



*Al vell amich meu, Pere Teyssonnières,
mestre gravador y catala de pit.*

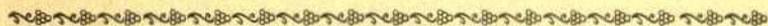
Ardit ! L'alba punteja al roch de Basseguda !
Sus l'esquena dels matxos ferrenys carregat
Lo faix, senders amunt que la pluja ha arregat,
Pujan los traginers, pit ample y cama ruda.

La gorra violada y la faixa vermella,
Calsas curtas y matelota de vellut,
L'espardenya alt cordada, 'l sarró boy panxut,
Al mitj-dia tot just han passat la Portella.

Vora una font gelada 'l bestiam s'arresta ;
L'herba seca pastura sote 'l sol ruhent,
Sacudint las esquellas y 'l frontal lluhent
Y 'l plomall groch y roig que li fa com de cresta.

Acabat l'esmorsar, caminan mes alegres
Matxos y traginers. Próxim es Sant-Llorens
Y 's veuhen aviat las Torras de Cabrens
Que sul Ponent alsan, allá, tres punxas negras.

L'ERMITA DE CABRENS.



De Matrimoni



Nos ha vingut la nova del proper casament del nostre bon company, En Joan Amade, amb la distinguida senyoreta Maria-Teresa Batlle-Delcros, de Illa.

A ne'ls dos promesos, la redacció de la *Revue Catalane* ofereix las seues respectuoses encomanades ; que Deu los dó tota una vida d'estimació, d'alegria y de cansóns.

Autour de Casenoves



I. Soir de Janvier.

J'ai fait de Casenoves ma promenade favorite.

Nul paysage ne m'est plus cher que celui de ce village en ruines, de cette tour carrée, le long des falaises de la Tet.

Je l'ai visité bien souvent, et de préférence à l'arrière-saison, ou par les premières journées de janvier. C'est qu'alors on y goûte mieux la beauté du ciel.

Il a des bleus froids, ce ciel, et au crépuscule des soies orangées y frissonnent sur le Canigou mauve.

Et cette beauté que l'on goûte, on la sent insaisissable, aérienne et dorée dans la tiédeur de l'heure.

On aime les jeux du soleil sur les oliviers, qui, jusqu'à la rivière, descendent comme une draperie, du haut des pins tutélaires et bruissants.

Le soir fraîchit. Les pierres sont froides. Les mirages du crépuscule commencent à pâlir. Les voix de la rivière ont des sonorités plus sourdes. On pense alors à la nuit glaciale, aux ombres et aux légendes de la montagne. Je ferme mon livre et m'achemine.

II. La colline et l'abondante villa.

J'ai bien souvent promené mes songeries sur la colline, jusqu'aux pins de velours vert : ils étaient l'arbre de Pan.

J'y déposais parfois, en guise d'offrande, et sur des lamelles d'écorce rouge, des figue-fleurs que j'avais soin d'avalier avant mon départ. Je ne laissais que la nappe de branches de bruyère. Et puis des roses, non pas des églantines, mais de vraies roses doubles, au sang de grenat, qui persistent encore au seuil de la colline, près des lavandes violettes, et semblent vous parler des jardins d'autrefois.

Le vent agitant sur mes tempes ses fraîches bandelettes, semblait bourdonner dans mes veines ; et pour la joie sauvage que j'y éprouvais, je revenais toujours vers cette arcadienne solitude.

Aujourd'hui, si je pèlerine à nouveau dans ces sentiers, je n'aurai déjà plus de telles réminiscences. Mais je crois pouvoir honorer le divin chèvre-pied de ces vers de Joan Maragall :

Dues coses hi há
Que'l mirarles juntes
Me fa'l cor mes gran :
La verdor dels pins,
La blavor del mar.

Sa double flûte ne se plaît pas seulement aux cadences latines. Comme il aime les croupes blanches, il aime aussi les poèmes nouveaux.

Cependant, les sylvains et les dryades s'accommoderaient peut-être d'une ode d'Horace. Horace, que je ne connais guère, aurait des chances de m'agrèer. Car on aperçoit les anses de la Méditerranée si l'on s'élève — lumineuse ligne dans la lointaine buée du soir violacé ; et, en cette solitude, où croissent le lierre et la vigne, on imagine aisément quelque heureuse villa.

On s'y livrerait à l'arboriculture. On y savourerait les truites saumonées de la « Guillera » ; les perdrix qui rôdent parmi les pierres blanches du torrent, laisseraient émerger d'une sauce catalane, et dans un parfum d'ail et de citron, leur bec et leurs pattes rouges...

Je ne doute point que dans le lit de la Tet, fort large en cet endroit, et qui se pare d'eaux vives, de marécages brunis sous des saules argentés, on ne puisse cueillir assez de cresson pour auréoler une sarcelle...

Enfin, je connais une vigne, près de Vall-Agre, une vigne dont le carré s'expose au plein soleil, sur le terrain argileux de la garrigue ; les grenaches y distillent un vin que l'on nomme « vi d'abelles », que l'on boit seulement dans les ciboires. Et le propriétaire, qui est un mien ami, m'en céderait tout au moins une outre.

III. Le Pays du Merveilleux.

L'abondante villa ! Eclatante villa, qui n'es déjà plus le rêve sentimentalement naïf d'un cottage parmi les bosquets ! Déjà les orangers promènent leurs ombres sur la blancheur de tes murs.

Et cependant, ce serait donner au paysage une signification plus claire ; et je ne sais s'il en doit être ainsi.

Casenoves, depuis mon enfance, m'apparaît comme le pays du merveilleux. Si j'avais lu quelque vieille chronique, ou seulement telle note de la savante *Revue des Langues romanes*, je vous dirais comment le plus noir des corbeaux s'abattit sur la place du village et y déposa la peste. Mais je préfère vous parler des sorcières. Elles y venaient, la nuit, du « mas de las Bruxas », où elles avaient tant de mules harnachées. A minuit sonnant, elles traversaient Ille, s'engouffraient comme une trombe sous la Porte de la Vierge, « lo Portal de la Mare de Deu ». Dans la rue de la Parayre, les bonnes vieilles, ronronnantes sous leurs coiffes, entendaient fort bien des piaffements pressés qui faisaient jaillir mille étincelles des cailloux pointus...

J'imagine que « lo Portal de l'Assalt », derrière l'église, leur offrait une sortie naturelle. Et à travers les jardins de pêcheurs verts, ou roses, ou dégarnis, elles gagnaient d'un galop aérien, le lieu du sabbat...

Nous n'avions jamais osé pénétrer dans ce « mas de las Bruxas », où nous arrivions après avoir dépouillé les mûriers, le long des chemins, et parfois les abricotiers dans les champs. Ce n'était pourtant qu'une métairie abandonnée, avec sa vieille tour, au cœur de la plaine.

Des ruines et une tour, il n'en fallait pas davantage pour nos jeunes imaginations.

Or, celle de Casenoves a je ne sais quel air mystérieux sur sa falaise ; elle se couronne d'arbustes au geste fatidique ; et bien plus, il semble qu'un long fil la rattache à l'ancien couvent de « Santa Maria del remey », sur l'autre rive, dans le fouillis du bois.

Et c'est encore l'église : elle est évidemment romane ; elle a sa patine d'or et sa toiture d'ardoises. Elle est l'archaïque princesse d'un bouquet d'oliviers.

Certain jour, la porte était entr'ouverte. Pas de saints au regard extatique ou narquois. On raconte que Saint Just et Saint Pastor, pauvres bois vermoulus, gardèrent leur église bien longtemps après la ruine. Mais ils n'avaient plus de fidèles ; ils dispensaient leurs protections sur des foins odorants. Près d'une cheminée, sur les murs, je voulus saisir le secret des foins fanés. J'y reconstituai un chevalier sur un cheval blanc ; sans doute il cavalcadait dans une ville.

Je m'enchantais de cette image, lorsque, de ci de là, les chauves-souris se décollèrent de leurs poutres, et emplirent la nef, d'un vol hésitant, oblique et saccadé.

Petites âmes roussâtres, elles semblaient évoquer les dernières vieilles qui égrenèrent ici leurs chapelets.

IV. Le torrent et les micocoules.

Cependant, comme elle était assise dans son olivette, cette église ne me troubla jamais. Chaque année, à la fin septembre, nous la voyions sans crainte, alors que nous allions cueillir les micocoules. Alors, le ciel de Roussillon commence à se velouter, il met sa robe d'automne, d'un bleu si caressant au-dessus du vent frais. Les feuillages bruissent dans la transparente plaine. Tant de luisances et d'harmonies ne sauraient abriter de mauvaises visions. Et puis, nous allions uniquement au pourchas des micocouliers. Le torrent de Casenoves, si lointain pour nos menues jambes, en était le paradis. Il fallait les voir, qui descendaient avec des ondoiements, comme une cascade verte !

Nos blouses noires couraient d'arbre en arbre. Il n'était pas toujours nécessaire de grimper, de chevaucher une branche. On pouvait commodément faire sa cueillette d'« aranyons ». Tous les galopins de la ronde avaient la patience de les tasser dans un mouchoir. Ils comptaient les centaines, avant le départ. Puis, avec leur couteau de poche, ils taillaient des roseaux vernissés au long de la Tet. Les feuilles tombaient sous les coups larges. Ils lignolaient un « canon », le portaient aux lèvres, et prenaient leur amusement à lancer des noyaux.

Pour ma part, j'avalais goulument les petits fruits, au fur et à mesure, et sans distinction de nuances. Je me livrais encore à mes errances. Je partageais avec les becs-fins quelques figuiers sauvages, isolés dans les sables du torrent. Je n'étais point insensible au charme de ce coin ensoleillé ; j'y retrouvais ces massifs de l'atlas, dont m'avaient tant parlé les livres d'aventures.

Et c'est qu'en effet la colline y montre une large entaille argileuse. Au sommet, les pins-parasols se cramponnent de toutes leurs racines ; et les éperviers tournoient avec des cris aigus. Mais à la fin septembre fleurissent les salsepareilles. Et bien

souvent, la tramontane me l'a dit, tandis qu'allongé sur une roche bleuâtre, je regardais le ciel.

Le torrent de Casenoves était pour nous plein d'attraits, il y avait toujours quelque légendaire couleuvre qui y dénouait ses anneaux. J'en voulus avoir le cœur net ; je le remontai plusieurs fois. Je me souviens surtout d'un soir. J'étais accompagné d'un ami. A notre approche, un merle voleta parmi les ajones-landiers ; un orvet qui fascinait un crapaud glissa sous une souche ; et sur nos têtes, un grand-duc passa lentement, d'un vol pesant et plein d'ouates...

Mais tout cela m'enchantait. Et comme j'étais un adolescent, je crus voir le lit des nymphes dans les fougères. Je ne croyais plus aux contes de ma servante Françoise ; je venais d'adopter les mythes riants et voluptueux de l'Attique.

V. La Font dels Arenchs.

Durant ce mois d'août où tant de souvenirs se lèvent au devant des choses comme une gaze mouvante, j'ai bien délaissé mon Casenoves ; il est vrai que le soleil rutilant mord les roches et fait grésiller les cigales.

On ne les dérange guère, les cigales. Tout au plus, un lézard traverse le chemin et remue quelques pierres en dévalant.

Et c'est sans doute pour éviter leurs épigrammes que j'ai choisi une soirée de vent ; les oliviers pliaient leurs feuillages autour de la petite église. Mais sur la colline, les pins-parasols avaient beau agiter leurs branches ornementales, ils ne surent pas m'attendrir, car il est mort dans mes imaginations, le dieu rustique.

Aussi, je vois maintenant sur l'autre rive, parmi les ombres et les fraîcheurs. La falaise de Casenoves ne me sert plus que de toile de fond.

Heures du mois d'août, heures vibrantes d'enluminures, comme elle est à jamais inoubliable votre beauté !

Voici que l'on m'a fait découvrir la plus délicieuse des fontaines. Elle était si cachée, dans l'entrelac des sureaux, des arbres, des saules et des figuiers ! Fontaines de Galice ou des Asturies, murmurantes sous des frondaisons, au plus profond des vallées, êtes-vous comparables à ma « Font dels Arenchs » ?

Voyez : les feuillages encadrent le Canigou aérien, d'une

nuance idéale. Quelques cyprès isolés y figent leurs cônes sombres. Ce sont des points de repère dans ces admirables jardins de pêcheurs, qui s'avancent en presqu'île, et de jour en jour, sur les sables. Jardins qui se parent d'une grâce nouvelle, parce qu'on les sent à la merci de l'inondation ?

Ici, de l'argile suintante, jaillit la fontaine, il ne faudrait pas tomber dans cette mare d'eau-vive. Elle est noire d'ombre. Sa croûte verte a des déchirures où l'on voit obliquer les goujons ; ils se sentent bien libres, ceux-là ! Les pêcheurs, n'est-ce pas, ne pourraient y jeter leur ligne, d'un geste large, car elle s'accrocherait à ces roseaux de la Passion, qui balancent leur gaine mordorée, ou bien à cette innombrable tribu de salicaires mauves qui se penchent les unes sur les autres.

Comme je vous aime de m'avoir amené ici ! Voici que tu as sur le visage le reflet vert de la prairie. Mais toi, là derrière, dis-moi, pourquoi es-tu si pâle ?

Ille-sur-Tet, août 1909.

Joseph PONS.



Union Catalane-Roussillonnaise

DE TOULOUSE

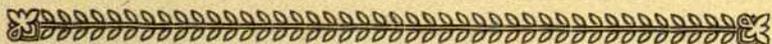


Le compte rendu des fêtes annuelles des 7 janvier 1909 et 15 janvier 1910, de cette société, publié, pour 1909, un toast de notre confrère et ami, François Tresserre, ainsi que sa superbe *Ode à Barcelone* qu'il avait composée pour les fêtes Franco-Espagnoles de 1908 ; et, pour 1910, un toast en catalan de notre ami Philippe de Wittwer et une allocution encore de François Tresserre.

Il contient en outre le discours de ce dernier aux obsèques de M. le D^r Bauby, à Gaillac (Tarn), le 7 mars 1910.

Tous ces discours et toasts sont empreints du plus sincère amour à la patrie catalane. Félicitations.





Tribune libre



Un de nos amis a reçu dernièrement la lettre suivante, que nous nous en voudrions de ne pas publier :

J'ai lu avec un réel plaisir et un vif intérêt le livre que vous avez bien voulu me prêter et qui porte comme titre *La Mare*.

J'aime beaucoup le catalan et quoique ne connaissant que très imparfaitement cette langue ou, du moins, la grammaire, j'ai cependant goûté ses charmes. Elle exprime, en effet, tous les sentiments d'une manière bien définie ; et j'ai été particulièrement touché au fond du cœur par les scènes si impressionnantes de *La Mare* où l'on ne saurait vraiment mieux exprimer les sentiments du cœur maternel.

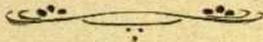
Je vous remercie beaucoup de m'avoir procuré le plaisir de lire une aussi belle œuvre. *Je ne me serais jamais douté que notre langue catalane fût capable de m'émouvoir aussi fortement*, car nous avons l'habitude de l'entendre dans la rue et elle nous paraît grossière comparée au français. Je constate avec plaisir que *je me suis trompé* et que les deux langues se valent.

J'ai souvenir que vous m'avez parlé d'un ouvrage intitulé *Lo Mistic* et que vous m'avez assuré être aussi très impressionnant. Je vous serais très reconnaissant si vous vouliez être assez bon de me le prêter, s'il est en votre possession.

Encore une fois : merci et pardon du dérangement que je vous occasionne.

Et agréez, cher monsieur l'expression de mes sentiments respectueux.

L'auteur de cette lettre n'est pas le seul à être revenu de son erreur sur le catalan. Une expérience du même genre suffira toujours pour convaincre les réfractaires. A nos amis donc de faire autour d'eux, quotidiennement, cette bonne œuvre de propagande !



Lo remey de mossen Lluís



Mossen Lluís, lo bon rector de Collmijà, assegut en la cuyna de la rectoria, acabave les vespres del breviari. La Baselissa, sa vella majordona, havia surtit á rantar algunas pessas de roba en el safreig del jardí. La més gran quietut regnavé en la casa. Sols s'hi ohian lo solemne trich-trach del gran rellotge de caixa y lo run-run del gat casolar, que, anguilejant y refregantse per les camas del seu amo, miulave carinyosament.

Per instants s'ohia també lo retruny del batador de la Baselissa.

Un repich de mans ressonà sobtadement en la porta y una veu de dona llansá lo secular « Ave Maria » !

— Purissima ! contestá mossen Lluís y tot arreu entrá la Cándida, parroquiane atravida y descascade ben coneguda del rector. La dona plorave. Son cofet de través, los cabells mal escarpits denotaven que s'havia barallade ab algú. Una irritació molt gran era pintade en sa care endiastrade. Al véurela, se trobava en ella un recort importú d'home envolcallat en lo vestit de dona. Grande, recte, l'ull viu, los punys arrapats en les butxacas del devental, provocadissa y batallera, demostrava un ser hibrit gayre bé repulsiu.

— Ola-óla : qué hi ha Cándida. Qué tens alguna pena. Qué's passa de nou á casa ? M'hi jugaria qualsevol cosa quás tingut rahons amb' en Guillem. No ploris, dona, y contem' el cas.

La Cándida no tenia pels á la llengua. La llevadora que l'hi havia escapsat lo tel no havia robat els diners.

— Ay, senyor párroco, ben' estich jo de desgraciada. Nen Guillem, més va, més viorch y dolent. Verinós com una ceba no se l'hi pot dir la més petita. Per un no ré m'ensorra de fastichs y ho reventa tot per la casa. Ahir al vespre, va aixacarme un temperi espantós y capgirá tot l'escudeller. Fuig del meu devant, cridave ab tò resolut y veu imperativa. Tocál' dos y més depressa qu'á mi ningú'm mana. — Au-au ! cap a casa teva... Qué fas aquí ? Qué somicas ? Qu'et pensas que 'm governarás y 'm ferás dú l'al-

barda. — Apa, a casa ta mare falta gent! — Jo 'l volia amanyagar, no va volguer sentir rés. Cap mena de proposit hi valia. Cándida, calle com mil rediantres, fuig avans que las sanchs se m'encenguin més, y tinga de fer un mal cop. — Vésten, creume si vols viure. Y los ulls lluhents com dos calius, los forats del nas aixemplats, richraquejant las dents, d'una puntada de peu me tirá 'l carrer. — Fa vuyt días que sembla un dimoni destacat. Jo no puch més viure en tal infern. — Si, encare, era deixat de la ma de Deu, un bandoler, un desalapat. Mès tot ben vist y remirat té bon cor, no' s' gasta rès malament, és molt trempat y treballador. També seria home de casa si nó fos tant rabios, si no partis com la llet el foch. Deu sap, per so, que per tant y tant que fés sempre l'hé estimat. Quant vá ser malalt, vaig cuydarlo de nits y dias sense 'l desemperar may. No sé quantas y quantas gallinas l'hi vaig matar. S' enpassave més caldo que cap partera de Collmijá. Pero qu'hi ferem, te mal gèni y fa l'aflagiment de ma vida!

Mossen Lluís escoltava sa parroquià ab ayre mig t sério y mig burlaner. Sacerdot molt sabi, rector d'experiencia y home de coneixement, tenia estudiats y recorrits los misteris de l'anima, com los del cor. Sabia, fins en sos més amagats recons, las flaquezas del natural humá. Coneixia particularment la jactancia, la nerviositat fogosa y la promptitut del ser impulsiu y faltat de mida, de forsas donas. En tot cas, n'havia sentidas moltras, y no s'estomacave per tant poca cosa.

— No m'agrade gayre qu'hem vingan á descapdellar los pecats del proxim. Si fossem el confesionari t'entregaria per penitencia très « Pare Nostre » pels pecats teus y très dias de dejuni formal per les culpas den Guillem. Ja que 't confesas per ell seria ben just que fessas sa penitencia.

— Vosté si que m'adoberia digué la Candida plorant de més en més a tal punt qu'haguessen cregut que tenia un' aixeta en cada ull. Las pobres donas, per tant que fassem, sempre tenim culpa. Treballar, penar, cuydar maynade, conduhir bestiar, cuynar, rentar y endressar eternalment, tot això no es rés; fossem santas que passariam per dimonis. M'estono de vosté qu'afavoreixi en tal manera els homenasos. Encare en Guillem n'ho fés sinó cridar y rambular, es que 'm pega y 'm blabeja de tantos. Segons els días estich coixa y jeperuda de fotaladas.

— Qué no deyas, fa poca estona, que no és cap calavera y que té bon cor ?

— Prou ho hé dit. Pero está rabios com un drach y...

— Y... alas horas pega ?

— Segur... per desgracia meva.

— Veyam, dona, preguntà mossen Lluís, parlem poch y parlem bé. Quant en Guillem arrive á casa no está arreu enmaliciat y foll ?

— Ben cert que no. Entra ab la murria, puntillós, picanya, rapepi. La pega se l'hi escalfé de xich en xich...

— Y tu l'hi tens llengua, no digas no, dona, tu inxas, tu punxas, tu atisas !

— L'hi dich no més qu'ell té mal caracter, ques' ha de corregir y combiar de vida. A las horas transfugeix, brame com un ase, y jo que no vull deixarme trapitjar y portar á la fira m'hi torno caratsus, l'hin dich de tots colors, de verdas y de maduras, pero rès no hi val ; agafa 'l garrot y comensem lo ball !

— Ja es mal. Molt mal, digué 'l rector portantse la ma en lo cap y gratantse l'orella, reconech que tot aixó passe de frioleras, pero crech coneixer un medit per amorosir y cambiar nen Guillem.

— Valgam Deu, senyor párroco, si vosté podia fer tant gran miracle...

— No faig miracles. Ho deixo per més poderos que mi. Pero tinch assi un' aygua maravellosa qu'ha fet curas extra-ordinaris, verdaderament prodijiosas. Vaig ha entregarte un' ampolleta d'aquest remey precios. Arreu que 'l teu Guillem arriverá, beu un bon glop del medicament, Guardalo en la boca un quartet, ó vint minuts, y soch casi segur que no serás tostada. D'assi vuyt dias tornarás á dirme l'efecte de la medecina. Segueix l'ordenansa y vés en pau.

La setmana no era acabade que la Cándida vingué á la rectoria, esponjida, joyosa, la cara resplendentá d'alegria.

Caustich y somrient en si mateix, lo rector feya 'l tonto y lo desantés.

— Y bé... la medecina... com anat ?

— Mil gracias tinga, mossen Lluís ! Es estat cosa sobre-natural, no hi entinch rès. Gayre bé no 's pot creurer.

— Vaya-vaya qué hi has conegut ?

— Tant punt nen Guillem entrá á casa fo molt mal llevat. Per

costum comensá á runquejar. D'amagat d'ell m' he embocat deseguit un glop del remey de l'ampolleta. Mentres rambolave, deya en mi mateixa : si-si vés cridant, renega tant com volgas, vés marxant y esplateixte, ja pots xiular quan l'ase no vol beurer ; ara si que no 'm fas por. Ay si vosté l'hagués vist se fos espantat. Era endimoniât. Malgrat aixó anavi perdent fianzas amb' el remey perquè estave à qui-qui d'escupirlo en se cara per mostrarli que soch de mal acobardi. Pero vaig quedarme muda. M'ha molt reeixit. Poch á poch nen Guillem s'amuxi, d'un xich més demanave excusas. Aixó si, mossen Lluís, que á vosté no 'l pagaré pas may com s' ho mareix.

— No demano cap paga, afagi alegrament lo rector, pero, vés fent cada dia 'l meu remey. Ja sabs que 'l mal vé a quintars y s'hen torna á unsas. Un mes durant, á n' el moment precis la Cándida prengué per punt lo glop de l'ampolleta. L'efecte va trespassar ses esperansas. L'home no s'enfadave may pus, y la dona mes quieta, cuynant ab més gust y tinguen sa casa més endressade son marit torná amable y carinyos.

— M'han cambiat la muller, repetia tot soviny en Guillem.

— Ja conech qui m'ha tornat la felicitat, pensavé la Cándida. Cada dissapte, aprofitant l'hora ahont la Baselissa espolsave l'altar major y escombrave la sagristia, venia expandir sa ditxa en lo cor de mossen Lluís. Lo bon rector gosave de la pau del seus parroquiáns sens volguer decelar may la recepta del misterios remey. Un dia que la dona, ab la testarruda persistencia particular á sa condició, insistia més que de costum, l'aixerit mossen Lluís l'hi va dir : Ja que tant hó vols sapiguer, és... aygua de « Callemus »... medecina molt util a las donas, y particularment á tu. Si 'm vos creurer, Cándida, prentne cada dia, y bon profit te fassi.

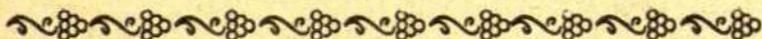
J. DE SANT-SALVADOR.



Proverbe Catalan



De marits y de mullers
Sempre en passa pels carrers.



COBLAS



Extrait du numéro du 1^{er} février 1910, du journal *l'Indépendant*.

Je ne sais plus quel conseiller municipal perpignanais proposait, il y a dix ou douze ans, de créer au Conservatoire de musique un cours spécialement destiné à la création de coblas catalanes.

On refusa de donner suite à cette proposition considérée comme oiseuse et fantaisiste, et qui ne choquait pourtant pas le sens commun.

Sans qu'il soit besoin d'instituer une chaire pour l'éducation de coblas catalanes, je me demande comment, parmi tant de mélomanes et d'exécutants perpignanais, il ne s'en est jamais trouvé une douzaine pour constituer une compagnie de ce genre.

Et ce qu'on peut leur reprocher le plus n'est pas de manquer de goût pour un art de tradition locale, mais d'être dénués de sens pratique. Une phalange de musiciens tels que les Ferréols et les Mattes obtiendrait, en effet, grand succès à Perpignan, dans les villages roussillonnais et dans les « colonies » catalanes.

Mieux encore, si cette cobla était composée comme la cobla Pep, de Figuéras (que les Perpignanais avaient le rare bonheur d'entendre récemment) de deux primes, deux ténors, un flabiol, deux pistons, deux fiscorns et une contre-basse à corde.

Il y a là une idée à réaliser.

La Société d'études catalanes serait bien dans son rôle si elle favorisait l'éclosion de nouvelles coblas. Son bulletin mensuel est une publication intéressante pour deux ou trois cents roussillonnais, elle cherche à devenir une œuvre de vulgarisation de littérature catalane ; mais elle rendrait vraiment service à la masse si elle cherchait à faire revivre au milieu du peuple les chansons et les airs de nos ancêtres.

Car une des conditions de réussite de la cobla dont nous demandons la création est de s'en tenir à des morceaux de musique catalane et d'exclure de son répertoire tous les « Viens Poupoule ! » et toutes les fantaisies vulgarisées d'opéra que l'on serine dans les bals de village.

HORACE CHAUVET.



HISTOIRE LOCALE



Figures d'Évêques Roussillonnais



Galcerand Albert (1)

Evêque d'Elne (1431-1453)

I. — *Sa famille*

Bernard Albert, nommé procureur royal de Roussillon et de Cerdagne, le 1^{er} août 1422, eut trois fils : Bernard, Jacques et Galcerand. Bernard, l'aîné, parcourut une brillante carrière militaire, puis devint successivement procureur royal et Gouverneur de Roussillon et de Cerdagne. Jacques, le cadet, suivit la fortune du roussillonnais Michel de Perellos, archevêque d'Embrun, fut son vicaire-général, se distingua au Concile de Bâle et remplit diverses missions diplomatiques. Galcerand, le plus jeune, entra dans l'Ordre de Saint-Benoît, et fut tour à tour moine à Ripoll et prieur de Moya, au diocèse d'Urgell.

II. — *Evêque d'Elne*

« Il paraît, dit Puiggari, qu'en 1426, Galcerand Albert avait reçu du pape Martin l'expectative de l'évêché d'Elne, attendu que le 12 octobre de cette année, Pierre Castello, bourgeois de Perpignan, son fondé de pouvoirs, fit pour lui une quittance d'argent reçu dans laquelle il le désigne

(1) La vie de cet évêque ayant paru dans le *Dictionnaire de biographies roussillonnaises*, je me dispense d'indiquer ici les sources d'information où j'ai puisé les données historiques qui la constituent.

par le titre d'évêque élu d'Elne ; et le 4 juillet 1427, le même Castello, dans une autre quittance pour le même Galcerand, prend la qualité de fondé de pouvoirs de Galcerand Albert, *electi et regentis episcopatum Helenensem*. Ces mots donnent à entendre que Galcerand avait régi l'évêché d'Elne depuis 1427 jusqu'au 24 mars 1428, jour de l'installation de son prédécesseur, quoique les vicaires-généraux continuassent d'agir au nom de ce dernier (1). » Galcerand Albert reçut, le 8 août 1431, d'Eugène IV sa nomination à l'évêché d'Elne ; le 26 septembre suivant, il paya à la Chambre apostolique les 1500 florins que comportait le droit d'entrée en possession de son nouveau siège épiscopal. Ce pontife avait été désigné pour l'évêché de Mallorca en remplacement d'Ægidius transféré à celui de Gérone, mais ce dernier n'accepta pas. Dans ces circonstances, Galcerand avait emprunté dix mille florins d'or à son frère Bernard. Le 1^{er} décembre 1434, il fut dans l'obligation d'affirmer les revenus de la mitre, pour quatre ans, à son créancier, pour lui permettre de rentrer dans ses débours. Galcerand prit possession de l'évêché d'Elne le 1^{er} janvier 1432, prêta par procureur le serment d'usage à la collégiale de Saint-Jean et reçut le titre de chapelain-majeur. Le 11 du même mois, il prêta lui-même ce serment.

III. — *Galcerand active la construction de la cathédrale de Perpignan*

Durant son pontificat, Galcerand s'employa à activer la construction de la cathédrale actuelle de Perpignan. A cette fin, il accorda des faveurs spirituelles à tous ceux qui subviendraient à l'œuvre du nouveau Saint-Jean ; il dota la collégiale de fondations.

Lorsqu'il arriva à Perpignan, Galcerand vit les murailles de l'église Saint-Jean élevées à une grande hauteur. Il fit

(1) Puiggari, *Catalogue biographique des évêques d'Elne*, pp. 74-75.

procéder à la couverture du premier arceau, et le 13 mars 1433 il consacra une partie de ce nouvel édifice.

Ses prédécesseurs avaient déjà concédé cent soixante jours d'indulgence aux bienfaiteurs de la fabrique de l'église ; Galcerand renchérit sur eux. Il accorda aux futurs donateurs, avec quarante autres jours d'indulgence, la remise des péchés oubliés ainsi que des fautes vénielles non oubliées, le pardon des offenses à l'adresse de son père ou de sa mère, l'absolution de la transgression du précepte des fêtes d'obligation, des pénitences ou promesses inexécutées, etc. Il permit à ceux qui faisaient leur offrande en faveur de cette œuvre d'être inhumés dans un cimetière, même en temps d'interdit. En outre, ces bienfaiteurs de la fabrique jouissaient d'un autre avantage : ils étaient autorisés à entendre une messe dans une église quelconque du diocèse, pendant le temps d'interdit.

De concert avec les chanoines de Saint-Jean et les consuls de Perpignan, il adressa une supplique aux Pères du concile de Bâle en faveur de l'église en construction. Ceux-ci y répondirent en confirmant la concession des indulgences jadis accordées à ceux qui contribuèrent à l'édification du vieux Saint-Jean. Le chiffre de ces indulgences s'élevait au nombre de trois cent quatre-vingts ans et deux cent soixante-dix jours.

IV. — *Ses autres travaux*

Galcerand Albert agrandit le palais appelé la *canorga* qui servait de résidence aux évêques d'Elne durant leur séjour à Perpignan et qui était attenant au nouveau Saint-Jean. Ce pontife enrichit la mense capitulaire en lui annexant les revenus de certaines cures, églises ou bénéfices. Le 4 février 1433, il unit la sacristie de Mailloles, vacante par décès du titulaire, au chapitre de Saint-Jean ; par un décret rendu le 14 mars suivant, il déclara que l'église de N.-D. du Pont serait sous la dépendance de celle de Saint-Jean.

Il en fut de même pour celles de Castell-Roussillon, de Saint-Christophe de Vilarnau et de Camélas. Galcerand Albert mourut le 23 janvier 1453.

Un sceau ogival conservé aux archives des Pyrénées-Orientales, G. 165, reproduit les armes de Galcerand Albert. Le blason représente les deux saintes Eulalie et Julie encadrées dans une niche formée de deux colonnettes supportant deux dômes à deux pendatifs, couronnés chacun d'un petit clocheton. A la partie supérieure du sceau existe un écusson chargé d'un mont surmonté d'un arbre à deux branches, armoiries parlantes de la famille Albert, et sommé de la mitre et de la crosse épiscopales. Le sceau est encadré par la légende suivante en lettres minuscules gothiques : *sigillum : VICARIATus : Galcerandi : DIVINA : MISerACIONE · EPiscopl : ELNensis.*



Bernard de Pau

Evêque de Gérone (1436-1458)

I. — *La seigneurie des Abelles*

« La maison de Pau, a écrit Saint-Malo, possédait le fief de *las Abellas* (situé dans la vallée de Banyuls-sur-Mer), par vente de Hugues IV, comte d'Ampurias en date de l'an 1270. (1) » Alart qui a dressé l'arbre généalogique de cette famille et qui l'a enrichi de précieux renseignements historiques sur chacun de ses membres (2), apprend que la maison de Pau « s'attacha de bonne heure à la dynastie des

(1) *Publicateur des Pyr.-Or.*, n° du 16 déc. 1837.

(2) Alart, *Notices historiques sur les communes du Roussillon*, 1^{re} série, pp. 181-190.

rois de Majorque et lui donna des preuves du plus complet dévouement. Dès l'an 1276, nous trouvons le chevalier Guillem de Pau remplissant l'office de viguier de Roussillon qu'il conservait encore en 1279. Ce dévouement alla plus loin encore et prit même un caractère d'hostilité contre l'Aragon, puisqu'en 1285, lors de l'invasion du roi de France, ce fut, au dire du chroniqueur Bernard dez Clot (*Cronica del Rey en Pere*, cap. cxlvj) l'abbé de Saint-Pierre de Rodes qui vint au camp des français *ab hun cavaller qui ha nom En Guillem de Pau*, pour rendre compte à Philippe III des dispositions prises par le roi Pierre d'Aragon, et ce fut sur ces indications que les français prirent le chemin du col de la Massane pour entrer en Catalogne.

« C'était encore un chevalier du nom de Guillem de Pau qui, en 1329, était lieutenant-général du roi Jacques de Majorque dans les *parts cismarines*, c'est-à-dire en Roussillon, Cerdagne et Montpellier. Son fils, appelé Bernard, lui avait succédé comme seigneur de la baronnie de Pau, dès l'an 1388, et c'est sans doute le fils de ce dernier qui, sous le nom de Bérenger de Pau se trouvait seigneur des Abelles en 1372. A cette époque, à la suite des démêlés survenus entre le roi Pierre d'Aragon et Jean comte d'Empuries, son gendre, tous les biens de ce dernier furent confisqués, entre autres la seigneurie de Banyuls. La seigneurie des Abelles, considérée comme une dépendance féodale de cette vallée, fut aussi mise sous séquestre. Bérenger de Pau et le comte d'Empuries lui-même protestèrent, dès le 11 avril 1372, contre cette erreur, mais ce domaine ne fut restitué que le 7 décembre suivant par le procureur-royal de Roussillon qui reconnut que le château des Abelles était, en effet, libre de tout lien de féodalité envers le seigneur de Banyuls.

« Nous n'avons aucun autre renseignement sur Bérenger de Pau, et c'est le donzell Jean de Pau qui se trouvait seigneur des Abelles en 1395... Jean de Pau et son épouse

Béatrix laissèrent trois fils, dont l'aîné, nommé aussi Jean, fut seigneur de Pau et des Abelles. Le second, nommé Hugues, fut chevalier de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem et commandeur de Saint-Vincent de Bajoles, depuis 1422 jusqu'à sa mort arrivée en 1450. Le troisième, du nom de Bernard, fut évêque de Gérone. (1) »

II. — *Son épiscopat*

Bernard de Pau fut nommé à l'évêché de Gérone le 18 juin 1436 (2). Le nouvel élu était docteur en droit, chanoine de la cathédrale de Gérone depuis 1417 et grand archidiacre d'Elne depuis 1424 (3). Il avait encore rempli les fonctions de vicaire-général d'André Bertran, son prédécesseur médiat ; il recueillit sur le siège de Gérone la succession du cardinal Jean de Casanova, ancien évêque d'Elne, décédé le 18 mars 1436.

Bernard de Pau, d'accord avec les membres du chapitre de sa cathédrale, décida de n'admettre dans le corps canonical que des ecclésiastiques issus de familles nobles. Le concile de Bâle confirma cette ordonnance, le 24 mai 1437. Bien qu'il adhérât à l'obédience des Pères de cette assemblée, Bernard de Pau ne prit cependant aucune part à ses sessions. Les registres des *ordinationes* du diocèse de Gérone mentionnent la présence de l'évêque au milieu de son troupeau jusqu'en 1444. Cette année-là, Eugène IV appela Bernard de Pau à Rome. Le 6 mai 1444, les jurés de la ville épiscopale écrivirent une lettre au Souverain Pontife pour le supplier de laisser le pasteur à la tête de ses ouailles. Ils avaient soin de faire ressortir dans le texte de leur requête les vertus éminentes du prélat qui les gouvernait. Bernard de Pau partit néanmoins pour la Ville éternelle le 8 mai 1444. Le

(1) Alart, *op. cit.*

(2) Villanueva, *Viage literario à las iglesias de España*, t. XIV, p. 37.

(3) Archives des Pyr.-Or., G. 122.

séjour qu'il y fit fut de deux ans et demi. Il n'était de retour à Gérone que le 3 novembre 1446.

Bernard de Pau fut sujet à des attaques de goutte ; il s'adjoignit un auxiliaire, Michel, évêque de Nicée. Il consacra les dernières années de son existence aux œuvres de charité. Il construisit à ses frais la chapelle de Saint-Paul qui se trouve dans la cathédrale de Gérone. C'est là qu'il voulut être inhumé. Il fit donation au maître-autel d'ornements, garnitures, nappes, chapes, chasubles et étoffes brodées d'or, marquées du chiffre de ses armes : *un paon*. Les fonts baptismaux de la cathédrale de Gérone, sont dus aussi à la générosité de ce prélat.

III. — Son tombeau

Bernard de Pau mourut dans son palais épiscopal, le 26 mars 1457, à l'âge de soixante-treize ans. Son corps, d'après ses dernières volontés, fut déposé dans un magnifique mausolée orné de sujets variés et artistiques. Sur un livre entr'ouvert que deux génies supportent de leurs mains, on lit une épitaphe qui célèbre les louanges et les bienfaits de l'évêque. Elle est conçue en ces termes :

*Hoc in sepulcro conclusus marmore jacet
Doctor de Pavo Bernardus genere clarus
Sedi bis denis et binis præfuit annis
Ut pastor pius, clemens et valde benignus
Hic quanta fecit fabuntur opera semper
In sancti Pauli capellam struxit honorem
Quam comendandam remittimus aspicienti
Hanc pulcram binis beneficiis prædotavit
Duplam in festo ac vespers accomodavit
Ad mortis diem anniversarium egit
Quo vix est ullum hac in ecclesia visum
Altare maius quo vallio magnificavit*

*Capa casullis et pannis auro de textis
Attendant cuncta dum dantur maxima festa
Qui si vixisset, maiora quoque dedisset.
Obivit mortem in die vicesimo sexto
De mense marci anno L septimo
Post quadringenum millenium Domini annum
Orent ad Christum pro ipso prospicientes.*

Abbé Jean CAPEILLE.



LIVRES et REVUES

La *Revue catalane* fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes.



Bolleti del Diccionari catala

DOCUMENTS EN LANGUE CATALANE. — *Haute vallée du Sègre, XI^e, XII^e siècles.* Autor : En Joaquim Miret i Sans. — *Estract de la Revue Hispanique*, tom XIX. — New-York, Paris, 1908. — 18 planes de 254 X 167 mm.

Devem a la amabilitat esquisida del nostre benvolgut amic En J. Miret i Sans un exemplar d'aquex interessant estudi, sobre antiquíssims monuments de la nostra llenga.

N'Alart havia dit dalt *Revue de Langues Romanes* (1872-77) dins son estudi *Documents sur la Langue catalane des anciens Comtés de Roussillon et de Cerdagne* que'l document més antic, tot en català, que's conexia, era de 1250. En Milà i Fontanals l'any 1876 en trobà i en publicà un, també en català, de l'any de 1239. Llavó vengué, l'any 1900, En Miret i Sans ab la seua *Investigación histórica sobre el Vizcondado de Castellbò*, posantne un que havia trobat de l'any 1211. Seguint els seus escorcolls, va esser tan sortat que dins el setembre de 1904, regirant a la Rectoria d'Organyà els papers i pergamins de l'estingida col·legiata de dita vila, fundada p'els senyors de Caboet en el stgle x, trobà un quadern de tres fulles en doble, escrites a cada cara. És un fragment d'un llibre d'homilies en català, P'el caràcter de la lettra, classe del pergami, certes formes de l'engatje i altres particularitats, se veu que's tracta d'un monument de la derreria del sigle XI o primers anys del XIII.

En Miret el publicà dalt la *Revista de Bibliographia Catalana* de 1904. — No's donà encara per satisfet ab axó el meritíssim historiograf, i ha tenguda la bona sort de trobarne un altre de document en catalá molt més antic que tots els anteriors dins el magnífic cartoral *Dotaliarum* de la Seu d'Urgell. Encara que'l monument no duga data, es un jurament de treva entre'l Comte de Pallars, Pere Ramòn, i el Bisbe d'Urgell. Ara bé, aquest Comte comensà a reynar l'any 1100, i l'any 1123 ja era mort. Per lo metex se tracta d'un monument de la primaria del sigle XII. Pero En Miret ha seguit tenint bona sort, i entre la partida de documents de l'antiga col·legiata d'Organyá que va porer adquirir, n'hi ha un que, p'els personatjes que hi figuren, que coexistiren entre'ls anys 1080 i 1095, se veu qu'ha d'esser d'aquexa època. Dins aquex aplec d'Organyá n'hi ha d'altres de monuments catalans, axo es a) una relació de la derreria del sigle XI de les rendes de l'esglèsia d'Organyá dalt la vila de Fontanet; b) un'altra relació de la primeria del sigle XII de rendes de N'Arnau de Montcenis dalt la vila d'Estimariu; c) un acort de 1092 entre Guitart Isarn, senyor de Caboet i son verguer; d) una llista de la primera mitat del sigle XII, de rendes qu'un tal R. Aguilár percebeia dalt Peramola; e) i un altre document de 1115 mitj en llatí i mitj en catalá.

Aquests set documents derrers constituexen la base de l'estudi darrer d'En Miret i Sans qu'estam examinant, i que sorti en francès dalt *Revue Hispanique* de París l'any 1808. En Miret s'hi demostra el critic de sempre, eruditíssim, ple de seny, llampant.

Ab aquest nou estudi ha prestat un nou servey, senyaladíssim, a l'Història de la llenga catalana.

Seguiu, amic estimadíssim, els vostres escorcolls, i Deu fassa qu'encara en trobeu d'altres de monuments de la nostra llenga, molt més antics. Deu ho fassa, qui pot.



Extrait de Mil y un pensaments



Si al món no hi hagués diners ni donas, los tribunals no tindrían feyna.

La hipocresia y la cortesia sont tant parescudas de cara que molta gent pren l'una per l'altra.

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

BIBLIOTHÈQUE CATALANE

S'adresser au Secrétariat de la "Revue", 8, rue St-Dominique, Perpignan.

Anthologie Catalane (1^{re} Série : Les poètes roussillonnais)

avec introduction, traduction française, notices bibliographiques et notes, par J. AMADE.

Contes Vallespirenchs « replegats per EN MIR Y

NONTOQUIS » et publiés par Mossen Estève CASEPONCE.

L'Atlantide et le Canigou, par E. LEQUIEL.

La Guida y'n Sazo, par J. SANYAS.

Le Catalan à l'Ecole, par L. PASTRE.

Les Goigs, par l'abbé J. BONAFONT.

Littérature Méridionale, par J. AMADE.



A paraître prochainement :

Les Ays (2^e édition), par l'abbé J. BONAFONT.

LIBRAIRIE CATALANE

J. COMET, Rue Saint-Dominique, PERPIGNAN

Dictionnaire de Biographies Roussillonnaises

par l'abbé J. CAPEILLE

Cet ouvrage contiendra la biographie de tous les roussillonnais qui se sont distingués à quelque titre que ce soit et dans n'importe quel lieu ou catégorie. Une place sera également faite aux hommes éminents qui ont joué un rôle prépondérant dans le Roussillon : Intendants, gouverneurs, procureurs royaux, parlementaires, magistrats, bienheureux, évêques, archidiacres, abbés, théologiens, historiens, poètes, musiciens, peintres, sculpteurs, hommes de guerre, financiers, marins, artistes, savants, écrivains, etc., etc.

Il sera publié par livraisons hebdomadaires contenant environ 900 lignes, c'est-à-dire la matière de 30 pages in-8°, au prix de 15 centimes et par fascicules de 20 livraisons à 3 fr.

Les 3.000 biographies que comprendra l'ouvrage complet exigeront huit fascicules environ.

Le tirage sera limité au nombre des souscripteurs.

Les personnes qui voudront s'assurer la possession de cette vaste Encyclopédie biographique doivent **souscrire à l'avance**. C'est un encouragement précieux et nécessaire à donner à l'auteur et à l'éditeur. Le mode de publication et le prix modique mettent la souscription à la portée de tous.